

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 44

Artikel: C'est la foire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**, pour 1928, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



TIMIDITÉ

A timidité est un vilain défaut, disent certaines personnes.

Un défaut !... Merci ! C'est bel et bien une infirmité, et une triste infirmité, qui a déjà été cause de bien des mécomptes, de bien des déceptions, de bien des échecs.

D'aucuns prétendent aussi que la timidité est une qualité. Oui, sans doute, quand on l'oppose aux défauts contraires — car ce sont des défauts — le toupet, l'outrecuidance, l'effronterie, la fauité.

C'est une infirmité et voilà tout. Une infirmité dont on ne guérit pas aisément. Pour la vaincre, il faudrait justement les dispositions opposées.

La timidité paralyse, sinon le désir et la volonté, la décision et l'action. On désire et l'on veut bien, on est animé des meilleures intentions, mais, voilà, on n'ose pas. On se lance, plein d'ardeur, mais, au moment de parler ou d'agir, on hésite, on recule, on temporise, invoquant pour excuser une indécision, qu'on condamne en son for intérieur, mille prétextes plus futiles les uns que les autres. Toute raison est bonne pour retarder le moment décisif. Et l'on finit par tourner bride et par s'en aller bredouille.

On va jusqu'à la porte de la personne à qui l'on veut parler et l'on n'ose frapper. Vingt fois on avance le bras pour le faire, vingt fois on le retire. On a soudain un sursaut de résolution et l'on se dit : « Allons, mon vieux, courage ! C'est ridicule, après tout, cette hésitation ! » Mais on ne se convainc pas. La timidité garde le dessus.

Il nous souvient qu'un jour, nous étions alors dans le commerce, il nous fallut aller porter dans l'un des principaux bureaux d'avocats de la ville — il n'existe plus aujourd'hui — des fournitures de bureau dont ces messieurs avaient fait l'achat.

Bien que fort aimables et des plus accueillants, ces maîtres du barreau nous intimidaient fort. Nous frappons à leur porte, en tremblant. « Entrez ! » Les bras chargés de paquets, nous entrons, un peu vacillant et tout intimidé.

— Bonjour. Veuillez mettre ces fournitures là, nous dit aimablement un stagiaire, en nous désignant une table.

En posant nos fournitures, dans notre gauche, effet de la timidité, nous renversons une grande lampe à pétrole — c'était encore au temps du pétrole — dont le récipient se brise. Heureusement, il était vide. Sans cela, quelle salade, mes amis, dans tous les dossiers éparpillés sur la table.

Nous nous excusons, en balbutiant et tout tremblant.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ne vous troublez pas, nous dit très gentiment l'un de ces messieurs.

Il ne faut pas trembler comme ça ! Il faut être un homme.

Hélas ! nous ne demandions pas mieux que d'être un homme, un homme pour de bon, exempt de ridicule timidité. Mais...

C'est égal, ce que nous avons eu peur de devoir payer la casse ! Ah ! dame, on était jeune et minces étaient les ressources. Et la correction paternelle, par-dessus le marché, correction méritée.

L'indulgent : « Ce n'est rien » du distingué défenseur de la veuve et de l'orphelin avait conjuré le désastre. J. M.



BAILLI LE CLLIÀ !

SÈDE-VO oncora cein que l'è bailli lè clià ? Se vo z'avà, quemet no z'altro qu'on a età dzouveno lài a grand teimps, se vo z'avà, vo dio, veillt lo vin couet, à bin fé dâi corene de mocha avoué lè femalle po lè z'abbay, à bin mîmo cassâ lè coque, vo ne derâi pas que vo séde pas que l'è que baillt lè clià. On sâi lài amusâve fermo dein cliâo veilhie, po cein que lài avâi pas de cliâo dancinge tote lè deimeinde, quemet ora. On lài tsantâve, on sè racontâve dâi bambioule et on sè desâi de cliâo z'affère que faut devenâ, dâi devenette. L'êtâi àu pllie malin, àu pllie suti. Et quand on pouâve pas arrevâ à dèrotsi la reponse, on desâi :

— Baill-to lè clià ?

— Oï !

— Eh bin ! l'è çosse et çosse.

On ein rebaillyve oncora iena, tant qu'à que l'aussant devenâ.

— Qu'è-te que l'è que vert quemet prá, bliian quemet nâ (neige), barba quemet tchivra ?

Stasse ein avâi adt ion que la savâi et desâi :

— L'è lo porrâ.

— Justo ! à tè, du que t'a devenâ ?

— Qu'è-te que pâilu (couvert de poils) dèvant, moo àu mâitet, batsi derrâ ?

On ruminâve grand teimps sein trovâ.

— Baill-vo lè clià ?

— Oï !

— Eh, l'è la tserrî !

— La tserrî ?

— Oï. Pâilu dèvant, l'è lo bâo. Moo àu mâitet, l'è la tserrî. Batsi derrâ, l'è l'hommo que tint lè corne !

— T'einlèvâi pí !

— Et stasse : Tiène l'à dèvant, Samuïet l'a derrâ, Martin l'a àu mâitet.

On la pouâve pas mé que l'aura stasse, et on baillive lè clià.

— Vo séde pas ? L'è T que Tiène l'a dèvant, Samuïet derrâ, Martin àu mâitet.

— L'èin sé oncora iena, mâi vo z'ite assurâ de baillt lè clià : Qu'è-te que : Dou z'hommo pouant lo fère quand sant einseimblie, on hommo et onna fenna l'è dza pe dèficilo, et duve jenne jamé ?

Qu'êtâi-te oncora cein po onna risa ? L'è su qu'on baillive lè clià.

— Quais-vo ! Que vo z'ite matafan ! Eh bin ! l'è gardâ on secret !

L'è facilò quand on sâ lè z'affère.

Et cli : Baill-vo lè clià ? mè rappelle onn'histoire que vo vu contâ, se vo z'einnoû pas.

Su lo tsemin de fè de la Broûie Pierro-Luvi l'êtâi montâ. L'êtâi tot solet dein son câro quand ie vâi arrevâ onna galéza fémalla de sa coumouna à maître pè Lozena que portâve on gros bis-sat. Ie bete lo bissat su lo trabilliâ drâi dessus la tîta à Pierre-Luvi et sè site su lo banc drâi dèvant. L'a faliu dèvesâ, l'è su, Pierro-Luvi et la Sylvie.

— Dèvene cein que i'è dein mon bissat que l'è su ta tîta ! que dit stasse.

— Dâi coucon ?

— Na.

A sti moment, oquie sè met à colâ dâo bissat su la mandze à Pierro-Luvi. Stisse l'acheint et ie fâ :

— Dâo vin ?

— Na.

— Dâo rhoume ? — (Colâve adt).

— Na.

— Dâo cognaque ?

— Na.

— Dâo sirop de capiléro ? — (Colâve adt mé).

— Na.

— Qu'è-te ?

— Baill-to lè clià ?

— Oï.

— L'è lo petit tsin à Madama, que m'a dé de lo betâ que dedein pos pas lài payt onna plliece !

Marc à Louis.

C'EST LA FOIRE

AVEZ-VOUS quelquefois assisté à l'édification de cette ville que l'on pourrait qualifier de « flottante » et qui porte le nom de *Champ de Foire* ?... Avez-vous déjà contemplé cette éclosion de maisons où le bois et la tôle forment les murailles ou les murs de l'édifice ?... Avez-vous regardé ces centaines d'hommes et de femmes qui, chargés de chevrons, de traverses, de pieux et de cordages, construisent ce qui sera pour la foule : un manège, une ménagerie, un cirque, une musée anatomique, un tir ou tout simplement un étalage de nougats. Avez-vous bien observé ce monde de forains où, depuis le patron, jusqu'aux plus modestes employés, chacun apporte son concours pour dresser les mâts, hisser les toiles et boulonner les gradins ?...

Peut-être croyez-vous que cela suffit pour la réussite de l'entreprise ?...

Hélas ! qui dira de combien d'espoirs, d'illusions, d'incertitudes, de déboires et de désastres, cette cité de distractions ou d'amusements est faite. Il faut avoir vécu au milieu de ce bon peuple de la « banque » pour en connaître la loyauté, la grandeur de résignation et souvent, hélas, la misère.

Mais un coup de canon a bien voulu annoncer l'ouverture des réjouissances.

Les artistes ou bonimenteurs montent sur le tremplin. Tous, petits et grands banquistes s'ingénient à capter la confiance du public. Les ballerines ont revêtu leurs plus frais tutu ? Les clowns

ou « paillasses » ont mis sur leur visage, les couleuvres les plus disparates, les rictus les plus comiques. Le dompteur cravache Brutus qui fait entendre le rugissement le plus effroyable que l'on puisse imaginer. Le directeur du jardin zoologique exhibe devant les passants atterrés, un ours ou un singe dont les contorsions ou les grimaces forcent à s'esclaffer les plus blasés ou les plus froids.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

Les orgues mugissent, les orchestres tonitruent, la roue de chaque loterie imite le mouvement perpétuel, les gauffres crépitent, les frites bruissent dans la graisse chaude, les verres s'emplissent et se vident comme de minuscules tonneaux des Danaïdes.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

— Maman, paie-moi un pain d'épices.

— Pour être comme l'année dernière !...

— ?...

— Oui, que tu en avais partout sur ton pantalon !

— Paie-m'en un tout de même, je partagerai avec toi.

— Jamais de la vie, tu n'auras rien.

Et la maman se dirige vers un gros cochon, décoré du nom de Baptiste, le paie et le remet entre les mains du petit garçon qui se garde bien de partager le précieux trésor avec sa petite mère.

— Papa... tu m'offres une crêpe ?...

— Ça fait déjà six que tu manges.

— Y avait pas de sucre dessus.

— Entrez, mesdames et messieurs ! c'est ici, ici seulement que vous verrez un superbe animal qui a la tête où les autres ont la queue.

On se précipite, on entre en se bousculant et l'on aperçoit un âne qui, tournant le dos au ratelier, est solidement attaché par son appendice.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

On mange. On se bouscule, on se tasse, on s'empile dans les baraques; on frémit, on s'esclaffe, on passe du cirque à « l'entresort », on rentre harassé de joie et de fatigue, mais on se console devant un service de table ou un simple coquetier gagné pour dix sous à la loterie des cent mille lots.

C'est la foire !

Le propriétaire philanthrope. — Jour de terme. Un monsieur parfaitement correct se présente chez une dame connue pour sa grande charité.

— Madame, lui dit-il, je viens signaler à votre bon cœur une famille composée du père, de la mère et de sept enfants. Le père est aveugle, la mère est au lit, ils sont dans l'impossibilité d'acquitter le dernier terme.

— Très bien, monsieur. Je vais m'en occuper...

— C'est que le cas est urgent : ce soir même, ils vont être mis à la rue.

— Vraiment, monsieur. Vous vous intéressez donc beaucoup à eux ?

— Assurément, madame, c'est moi qui suis le propriétaire.

LES VACHES QUI PRÉDISENT LE TEMPS

LE récit d'une bonne farce ne vous fait-il pas toujours plaisir ? Oh ! entendons-nous bien, il y a farce et farce, comme il y a fagot et fagot. Les farces inoffensives qui amusent tout le monde, aussi bien ceux aux dépens de qui elles sont faites que les auteurs et les spectateurs, voilà celles dont nous sommes friands et qui laissent après elles comme un parfum du passé.

Il est encore des coins de notre bonne terre vaudoise où l'amour immodéré des sports n'a pas encore éteint la petite flamme d'humour qui brille au foyer de tous ses citoyens.

Allez vous promener quelquefois dans le Jorat et vous m'en direz deux mots. Et si vos loisirs vous conduisent dans la vallée de la Broie, vous constaterez que la joie de vivre, qui se traduit par des bons mots, des farces et des chansons, est loin d'en avoir disparu.

Dans une petite ville du nord, où l'on aime encore à fricoter et à rire, quelques jeunes gens entraient au logis, à la lueur blafarde d'un pau-

vre croissant de lune. La rue était assez large pour eux, mais à leurs éclats de voix et à certains gestes désordonnés, un passant aurait pu supposer que le culte à Bacchus avait été la principale occupation de ces jeunes éphèbes.

L'un d'eux, en particulier, se faisait remarquer par son allure cocasse et par les cris inarticulés qui sortaient péniblement de sa bouche. Cul-de-plomb était son nom, sans doute parce qu'il était court sur jambes et qu'il avait...

Bref, après avoir traversé lentement et bruyamment la rivière, on arrive devant le domicile du héros de cette histoire. Aussitôt, tout le monde se tait. Le bonhomme est introduit dans sa chambre et mis au lit. Comme cela se passe au rez-de-chaussée, muni d'une porte à deux battants, le lit et son contenu sont bientôt transportés et déposés délicatement, près de la grande fontaine, sous la protection des marronniers de la placette...

L'aurore aux doigts de rose parut, les oiseaux s'égosillèrent, la fontaine continua de couler et le paisible dormeur joignit ses ronflements sonores à ce chœur matinal.

— Dis donc, Henri, je ne sais pas ce que les vaches ont ce matin. Pas moyen de les faire boire, et elles ne font que de cabrioler par là. Pour sûr on a du mauvais temps aujourd'hui. Oh ! je m'en suis déjà méfiée cette nuit, car mon épau-le m'a fait chevrer. Et tu sais comme c'est infail-lible !

Ainsi parlait à son mari la belle Clotilde, qui avait conduit son troupeau à l'abreuvoir.

— Eh ! monté ti possible, Henri, viens vite voir !

Les cris de la matrone ont attiré des passants, royalement amusés par le spectacle qui s'offre à leurs yeux. Cul-de-Plomb, dont ses camarades facétieux ont passé le visage reposé à la plombagine, et qui semble un Bassouto égaré en ces lieux bucoliques ; des vaches aussi ahuries que leur maîtresse...

On devine l'étonnement de notre héros, dont le sommeil avait remis les esprits en place. Transporté solennellement dans sa chambre, il s'arrangea à l'avenir pour y rentrer seul et dans de meilleures conditions. O. J.

IL Y BUDGETS ET BUDGETS...

LA commune de Prévondavaud était administrée aux pommes et son syndic Louis Borgne dit Grossamain prêchait d'exemple. Chaque année on établissait des budgets et on n'allait pas à l'aveuglette dans les affaires communales. Des ordres avaient été donnés et chaque service devait, pour une date bien déterminée, remettre son projet de budget au secrétaire municipal.

Jean-Paul Bise, le marguillier, était toujours le beau dernier, mais arrivait quand même pour la date. Il se disait, rien ne sert de courir, l'essentiel c'est d'arriver à temps.

Il n'aimait pas faire ce travail et c'est assez compréhensible quand il s'agit de supprimer des braves gens qui ne demandent tout simplement qu'à vivre en paix sur cette terre. Enfin, puisqu'il le fallait, il le fallait !

Jean-Paul avait pris une feuille de papier quadrillé, de dimensions respectables et, après mis un bec tout neuf à son porte-plume qui lui tenait fidèlement compagnie depuis qu'il avait quitté l'école, il s'était mis après son projet de budget.

Pour commencer ça alla tout seul et c'est avec assurance et dans le calme le plus complet qu'il inscrivit ou plutôt calligraphia, car il avait toujours eu l'écriture :

Louise Pachoux Fr. 10.—
Marguerite Bolomey » 10.—
Jules Cuénoux » 10.—
Marc à David » 10.—

puis fit son compte.

Il lui manquait 10 francs.

Diable, diable, se dit-il, c'est que, ça ne fait pas mon compte. Voyons voir, qui pourrait-on encore ajouter ? Frédéri ? Non, ce sera pour l'année prochaine. Isaline ? Hum, Isaline, elle s'est

déjà mariée trois fois, ses hommes sont tous morts, elle est encore capable de se remarier une quatrième fois, ne mettons pas l'Isaline. Je ne vois plus guère que le taupier, ma foi, oui ! Il a tous les hivers des ci et des ça et se traîne comme il peut par la campagne. Mettons le taupier sur la liste, et, il le mit, puis fit le total, data, signa et se disposait à mettre son projet sous pli quand notre ami le taupier entra, comme c'était toujours le cas, sans tambour ni trompette, chez Jean-Paul, le marguillier.

— Salut, Jean-Paul !

— Salut, taupier, quel bon vent t'amène ?

— J'étais par là, alentour et puis je suis entré, histoire de te dire bonjour.

— Tu es bien gentil c'tami, peut-on t'offrir un verre de piquette ?

— Oh, je n'ai pas soif, soif, mais pour un verre on est toujours d'accord !

— On passera à la cave en sortant, viens, lui dit Jean-Paul en se levant.

Notre taupier qui était un tantinet curieux et qui voulait savoir ce que le marguillier avait écrit sur son papier, lui dit :

— Tu es dans les écritures ?

— Ouè ; j'ai établi mon projet de budget pour l'exercice prochain !

— Ah ! Sans être trop curieux, pourrait-on y jeter un coup d'œil ?

Jean-Paul qui était ennuyé, fit des hum, des ha, des mè et finit en disant, c'est que, il y a le secret professionnel !

— Quieusté ! Ne sais-tu pas que je suis muet comme une tombe !

En disant cela, il prit sans autre la feuille et se mit à lire en commençant par le commencement. Arrivé à son nom, il pâlit, verdit, rougit, laissa tomber le papier, puis sortant son portemonnaie, dit à Jean-Paul, tiens, voilà cinq francs, trace-moi ! Chamot.

UN PROBLÈME

LY a dans la nature des choses qui s'expliquent et d'autres qui ne s'expliquent point, malgré les efforts de théoriciens détenteurs de l'omniscience. Dans leur présomption, ces gens-là ne se voient supplantés que par la jeunesse, laquelle en sa candide naïveté ne doute de rien et veut une réponse à toutes les questions et une solution à tous les problèmes. C'est ainsi que le petit Auguste, à cheval sur les genoux de son père, lui demande à brûle-pourpoint pourquoi tout un bosquet de poils roux surplombe et cache sa bouche. Le papa embarrassé veut tout d'abord esquiver la question, mais ayant réfléchi quelque peu, il se ravise et, en pensant aux cils, ce rideau protecteur placé par le Créateur devant les yeux, il explique à son fils que ces poils doivent, normalement, défendre l'accès de la bouche contre la poussière et les insectes. Le petit Auguste n'a pas l'habitude de douter des affirmations de son père, aussi se contente-t-il de lui dire :

— Eh bien, maintenant, hue coco !

Et les genoux du papa de monter et de descendre comme les épaules d'un cheval lancé au grand galop. Au bout de trois à quatre minutes, Auguste, épuisé, demande grâce et revenant à sa première idée s'écrie :

— Mais alors, pourquoi est-ce que les dames n'ont point de moustache ?

Le papa, derechef, réfléchit un instant, puis sans hésitation aucune, répond ceci :

— Mon garçon, le Créateur a jugé parfaitement superflu de tenter de protéger l'entrée de la bouche des dames, parce que celles-ci ont quand même toujours la bouche grande ouverte.

En donnant cette explication, le papa s'empressa de se rapprocher de sa femme qui cousait devant la fenêtre et, en lui appliquant un gros baiser sur chaque joue, il lui souffla dans les deux oreilles :

— Mais toi, ma petite femme, tu fais exception, bien que ta moustache soit à peine perceptible.

Aimé Schabzigre.